

très superficiels ou très profonds, excessivement honnêtes ou excessivement coquins.

La silhouette exprime parfaitement la vigueur naturelle de l'âme, la bonté, la mollesse, la sensualité, surtout l'innocence de l'enfant. Elle donne une plus juste idée de l'intelligence profonde que de l'esprit vif et lucide, de l'intelligence élevée que de la grosse sottise, de l'audace d'un héros de la *haute pègre* que de la gaucherie d'un *pégriot*.

Du reste, il est un moyen, plus sûr encore que celui de la silhouette et du profil, de reconnaître au juste ce qu'un visage laid ou beau recouvre de beauté ou de laideur d'âme, c'est de la mettre de face, en face d'une action laide ou belle, se passant sous ses yeux.

Lors donc que vous rencontrez dans le monde, ce qui arrive plus d'une fois, des gens décidément laids, et remplis, malgré cela, de bonnes qualités, ou bien des figures de scélérats empreintes, néanmoins, d'une incontestable beauté, pour savoir si cette laideur, si cette beauté physique est le reflet de celle de l'âme, examinez ces hommes si beaux, et tâchez de voir l'expression de leur physionomie, en présence d'une très laide action. Alors, vous verrez à quel point ils diffèrent des types observés chez ceux qui n'ont jamais failli. Alors, les signes de leur déchéance, quelque frappante que leur beauté physique soit encore, ne pourront vous échapper. Maintenant, observez ces hommes à la laide figure en présence d'une belle action, d'une action grande et généreuse ; alors vous verrez leur laideur illuminée par le feu d'une passion noble ; alors vous verrez percer le genre de beauté sublime qui accompagne toujours la vertu.

Avant Lavater, ces diverses inductions, tirées de l'étude des traits du visage de l'homme, étaient affaire d'instinct, d'aperception, de divination, chez le physionomiste. Ce n'était point affaire de science.

Le premier, le célèbre pasteur de Zurich en fit une science, à la fin du siècle dernier, sous le nom de *physiognomonie*.

Cette science, Lavater la fonde sur la division de la face humaine en trois parties essentielles, savoir :

La première, qui s'étend de la racine des cheveux aux sourcils, caractérise le degré des facultés intellectuelles ;

La seconde, qui descend des sourcils au bas du nez, a plus de rapport avec les sentiments moraux ;

La troisième, qui comprend le reste du visage, est plus intimement liée aux besoins animaux, notamment à la gourmandise et à la volupté.

Suivons les données de cette division, dans son application à chacune des parties, à chacun des traits du visage.

TRAITS DÉTAILLÉS DU VISAGE HUMAIN

L'étude séparée de chacun des traits du visage et de leur sens distinct est, sans contredit, la base la plus solide de la science physiognomique, si science il y a.

On peut dire que toutes les indications que cette science comporte sont comme superposées par zones sur la face de l'homme.

Ces zones sont les parties mêmes dont se compose chacune des trois divisions du visage humain, telles que nous les avons fait connaître, à la fin de l'article précédent, et auxquelles chaque division emprunte l'expression de ses traits.

Ce sont le *front*, les *cheveux*, les *yeux*, les *sourcils*, le *nez*, les *oreilles*, les *joues*, la *bouche*, les *dents*, le *menton*.

Nous allons examiner successivement la part que prend chacune de ces parties dans l'expression physiognomique, et la signification des signes qu'elle donne.

FRONT. — Le front est une table d'airain où tous les sentiments se gravent en caractères lisibles pour tous. C'est le siège de la sérénité et de la joie, de la science et de la douceur, aussi bien que de l'ignorance et de la méchanceté, de l'angoisse et du noir chagrin.

Deux choses sont à considérer dans le front : sa charpente osseuse et la peau qui le recouvre.

La charpente osseuse du front correspond aux facultés élevées de l'intelligence ; c'est ce que nous avons appelé la partie *supéro-antérieure* du crâne. Les affections et les instincts sont relégués en arrière dans la partie *latéro-postérieure*.

Au degré le plus infime de l'échelle animale, cette partie caractéristique de la face de l'homme est absolument nulle. Chez les animaux, même les mieux doués, chez les singes, par exemple, le front est étroit, peu élevé et comme rudimentaire. L'homme seul, ce roi du monde par l'intelligence, possède un front majestueux qui, dans les plus belles races de l'espèce, forme à peu près la moitié de la face.

Entre le front étendu, développé en tous sens, presque vertical, de l'homme capable de grandes choses, doué d'un jugement sûr, d'une puissante intelligence, et le front bas, étroit et fuyant, de l'homme frappé d'incapacité intellectuelle, il existe des variétés nombreuses.

Chez la plupart des individus, le front tient le milieu entre ces deux extrêmes — la médiocrité est le partage du grand nombre.

Un front large et rentré aux deux angles externes, plus étendu par conséquent en haut qu'en bas, dénote le génie créateur du poète, de

de toute disposition, de toute possibilité à opposer la force à la force. George Sand a tracé d'elle ce portrait : « Le haut de la tête d'une Grecque, le bas d'un *mouton* du Berry. » Cerveau fort, cœur faible.

TÊTES DE CHIEN. — Les analogies des visages humains avec les chiens sont fréquentes. Cela tient surtout à cette particularité que très peu d'animaux ont au-dessus des yeux autant de front que le chien. Le caractère des figures analogues au chien, comprend la sagacité de l'esprit de recherche, unis à une disposition naturelle à l'abnégation et au dévouement. Ce dernier trait est surtout saillant dans les figures d'hommes qui rappellent plus ou moins les chiens à oreilles pendantes.

TÊTES DE LOUP. — Si petite que soit la différence entre le loup et le chien, cette différence ne laisse pas que d'être très marquée. Elle consiste surtout dans l'inclinaison du sommet du crâne, et dans les lignes raides, qui, des côtés du front, descendent vers le museau, signes très prononcés chez l'homme qui ressemble au loup, et qui contribuent, autant que le reste de ses traits, à rendre cette analogie saillante.

Dans la mâchoire inférieure de ces figures, de même que dans celle du loup, se dessine l'absence de toute disposition aux affections aimantes, dispositions si bien tracées sur tout visage analogue au chien. De là la sympathie qu'on ressent pour celui-ci, et l'horreur qu'inspire l'autre.

TÊTES D'OISEAU. — Les analogies des visages humains avec divers oiseaux, spécialement avec les oiseaux à bec court, la poule, la caille, la colombe, sont fréquentes, chez la femme surtout ; elles dénotent un très grand développement des sentiments affectueux et l'amour de la famille porté à son plus haut degré.

Chez l'homme, les analogies avec les oiseaux de proie ne sont pas rares ; elles annoncent la hardiesse, l'élévation de la pensée, mais aussi, peu de dispositions aux affections tendres ; et ces analogies sont surtout frappantes quand on observe les figures de ce caractère, en faisant abstraction du bas du visage et de la bouche.

On trouve fréquemment le penchant à la cupidité et les caractères de l'avarice empreints sur les figures humaines des deux sexes qui, par l'œil rond et mobile, le nez mince et effilé, le front fuyant et la pointe du menton rentrante et effacée, offrent une analogie saisissante avec la *pie*. On sait, sans qu'on puisse se l'expliquer, l'instinct prononcé qui porte cet oiseau à voler, et à cacher tous les objets brillants, métalliques et de valeur, qu'il peut dérober sans être vu.

TÊTES DE REPTILE. — Il y a des gens à tête de crapaud, à tête de

grenouille, à tête de serpent. Comme le serpent a les yeux très saillants, et que l'un des signes de la ruse chez l'homme est la petitesse des yeux et leur enfoncement profond sous les sourcils, l'analogie d'une figure humaine avec le serpent ne se découvre pas toujours à première vue. Mais rapprochez la bouche de la gueule. La gueule du serpent, dépourvue de lèvres, est fendue droit et décrit simplement un arc derrière l'œil. « Je n'en fais pas l'application, dit Lavater, elle s'offre d'elle-même. » Lisez, d'ailleurs, le singulier livre de Henri Lasserre, intitulé *Les Serpents*, et vous y verrez bien d'autres ressemblances.

TÊTES DE POISSON. — Étranger à tout esprit de famille, ne prenant aucun soin, aucun souci des petits qui doivent perpétuer sa race, privé de voix pour communiquer à d'autres des sentiments dont il est dépourvu, le poisson ne peut avoir d'autre expression de physionomie que celle de l'absence de toute pensée. C'est cette expression de nullité que présentent certaines gens à tête de carpe, de brochet, de raie ou de saumon.

« Il y a du veau et du renard dans cette tête, mais le veau domine », disait un physionomiste du dernier siècle, après avoir examiné de face et de profil le visage d'un homme d'État. Ces analogies doubles se montrent sur plus d'une physionomie humaine.

La physionomie humaine ne fait donc souvent que refléter les instincts, les inclinations qui lui viennent de son analogie avec certains types d'animalité.

Il importe, à cet égard, de remarquer que les animaux les moins intelligents, les moins capables des sentiments qui se rapprochent des nôtres, sont également et invariablement ceux dont la structure et la physionomie s'éloignent le plus des types humains.

Rapprochez, par exemple, l'une de l'autre, la tête d'une écrevisse, celle d'un éléphant et celle d'un homme, et cette vérité deviendra frappante au premier aspect.

Au surplus, ce qui, en tout ceci, n'était dans le système du pasteur Lavater qu'un problème, est devenu, dans le système crânioscopique du docteur Gall, une solution ; solution qu'ont rendue encore plus concluante les démonstrations nouvelles du docteur Lauvergne, dont les excursions scientifiques en Corse, en Grèce, en Égypte, au Brésil, etc., jointes à sa longue expérience des forçats du bagne de Toulon, sont pour nous d'un enseignement si précieux, en cette matière.

Suivant le docteur Lauvergne, les limites du cerveau, dans l'homme comme dans l'animal, ne se bornent pas à sa portion agglomérée ou intracrânienne.

Elles embrassent tout le système nerveux des sens extérieurs, dont

tié. La nature, pour nous faire distinguer le coquin de l'honnête homme, ne cesse de nous en présenter le tableau sous mille formes différentes, semblable en cela au diamant, dont les facettes jettent mille lueurs diverses, qui partent toutes de la même pierre.

La nature a aussi écrit cette histoire dans la main. Ouvrons-en les pages :

DOIGTS. — La chiromnomie distingue les doigts de la main en : doigts *pointus* ; doigts *carrés* ; doigts *spatulés*, c'est-à-dire, offrant au bout la forme d'une spatule, plus ou moins évasée.

Elle distingue, en outre, ces trois sortes de doigts, en doigts *lisses* et en doigts *nouveux*, c'est-à-dire, ayant des nœuds soit à la première jointure, soit à la seconde, soit aux deux jointures.

Sous ces diverses formes, les doigts indiquent, savoir :

Pointus : religion, imagination, idéalisme, arts, poésie ; et avec excès : erreur, mensonge, exagération de l'imagination, lyrisme échevelé, tendresse folle, fanatisme religieux.

Carrés : raison, ordre, réflexion, pensée, obéissance aux choses convenues ; et avec excès : prudhommie, manie, despotisme étroit, intolérance pour tout ce qui n'est pas convenu.

Spatulés : activité, mouvement, travail du corps, action quand même, sentiment de la vie positive, intérêts matériels, recherche du confortable ; et avec excès : pétulance, audace, besoin de se faire voir, tyrannie de l'activité, tracasserie.

Lisses : impressionnabilité, premier mouvement, tact, intuition, inspiration momentanée qui remplace le calcul, faculté de juger à première vue ; et avec excès : étourderie, caprice.

Nouveux : raisonnement, calcul, aptitude aux chiffres et sciences exactes ; et avec excès : égoïsme.

PHALANGES. — Les doigts sont divisés en trois phalanges bien distinctes :

La première phalange, celle qui porte l'ongle, donne le signe de la volonté, de l'invention, de l'initiative. Longue et forte, elle indique une volonté puissante, énergique ; une grande confiance en soi, un désir extrême de mettre la perfection dans ses œuvres. Si cette phalange est trop longue, la volonté ira jusqu'à la domination et à la tyrannie. Si elle est très courte, il y aura impossibilité de résistance, insouciance, découragement, etc. Si elle est moyenne, il y aura pondération, contrebalancement de ces divers sentiments.

La seconde phalange, celle qui vient après, est le signe de la logique, c'est-à-dire de la perception, du jugement, du raisonnement, de la

justesse, du coup d'œil. Si elle est longue et forte, la logique et la raison seront puissantes ; si elle est courte, elles seront faibles.

La troisième phalange, celle qui lie les doigts à la paume, est le siège du penchant à l'amour sensuel. Si elle est épaisse, très épaisse et très longue, surtout dans le pouce, dont elle est plutôt la racine, l'homme sera dominé par la passion brutale ; si elle est médiocre et en harmonie avec toute la main, l'homme sera amoureux, mais sans excès ; si elle est faible, plate, peu apparente, l'homme aura peu d'appétits sensuels. En général, les doigts enflés ou très épais à leur base, indiquent toujours le goût des plaisirs sensuels, soit luxure, soit gourmandise.

Les débauchés, les femmes de mauvaise vie, ont nécessairement les deux premières phalanges courtes et faibles, et la troisième très développée.

Les trois phalanges représentent, en chiromancie, les trois mondes des kabbalistes : la première, le monde *divin* ; la seconde le monde *abstractif* ; la troisième le monde *matériel*.

Les deux *nœuds*, qui séparent les trois phalanges, forment la transition entre les trois mondes.

Le premier nœud, celui qui lie la première phalange, celle qui porte l'ongle, à la seconde, s'appelle *nœud philosophique*.

Le second nœud, celui qui lie la seconde phalange à la troisième, s'appelle *nœud d'ordre matériel*.

Le nœud philosophique, quand il est saillant, implique l'ordre dans les idées ; de même que le nœud d'ordre matériel implique l'ordre qui lui a donné son nom.

POUCE. — C'est surtout dans le pouce que les signes ci-dessus ont une influence marquée.

« À défaut d'autres preuves, le pouce me convaincrait de l'existence de Dieu », disait Newton.

« L'animal supérieur est dans la main, l'homme est dans le pouce », disait M. d'Arpentigny.

Les chefs de secte, les dominateurs, les ambitieux quand même, les hommes de persévérance, les perfectionneurs, les initiateurs : Danton, Galilée, Descartes, Newton, Leibnitz, Saint-Simon (le réformateur), avaient de très grands pouces.

Voltaire, l'homme du monde dont le cœur fut le plus assujéti au cerveau, avait, ainsi que le prouve sa statue au Théâtre-Français, des pouces énormes.

Albert Durer, artiste naïf tyrannisé par sa femme, Shakespeare, Montaigne, le douteur La Fontaine, Sterne, Louis XVI, avaient la première phalange, ou phalange onglée, du pouce, très courte.